UNE COLLABORATION DE **LA PRESSE**

RICHARD III

DU 10 MARS AU 4 AVRIL 2015

TEXTE **WILLIAM SHAKESPEARE**

TRADUCTION **JEAN MARC DALPÉ**

MISE EN SCÈNE **BRIGITTE HAENTJENS**

DISTRIBUTION

SYLVIO ARRIOLA / **MARC BÉLAND** / **LARISSA CORRIVEAU** / **SOPHIE DESMARAIS**
SYLVIE DRAPEAU / **FRANCIS DUCHARME** / **MAXIM GAUDETTE** / **REDA GUERINIK**
ARIEL IFERGAN / **RENAUD LACELLE-BOURDON** / **LOUISE LAPRADE**
JEAN MARCHAND / **MONIQUE MILLER** / **OLIVIER MORIN**
GAÉTAN NADEAU / **ETIENNE PILON** / **HUBERT PROULX** / **SÉBASTIEN RICARD**
PAUL SAVOIE / **EMMANUEL SCHWARTZ**

L'ÉQUIPE DE CRÉATION

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ET RÉGIE COLETTE DROUIN

DRAMATURGIE MÉLANIE DUMONT DÉCOR ANICK LA BISSONNIÈRE

COSTUMES YSO ÉCLAIRAGES ETIENNE BOUCHER MUSIQUE ORIGINALE BERNARD FALAISE

MAQUILLAGES ET COIFFURES ANGELO BARSETTI COLLABORATION AU MOUVEMENT CHRISTINE CHARLES

DIRECTEUR DE PRODUCTION SÉBASTIEN BÉLAND DIRECTEUR TECHNIQUE JEAN-FRANÇOIS LANDRY

SIBYLLINES THÉÂTRE DE CRÉATION

UNE CRÉATION DE PRODUCTIONS SYBILLINES / EN COLLABORATION AVEC LE THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE ET LE THÉÂTRE FRANÇAIS DU CNA

Sébastien Ricard. Photo : Jean-François Gratton

ARGUMENT C'était hier, ce pourrait être aujourd'hui. Dès son entrée en scène, Richard nous prend à partie. Il exprime devant nous son amertume, annonce ses intentions. Il n'hésitera pas par la suite à se tourner vers nous pour nous faire part de son impitoyable machination politique. Tandis que son entourage se laisse aveugler, berner, corrompre, assassiner, nous savons, nous, de quoi il en retourne. Malaise. Nous sommes dans la fascination de ce personnage pourtant repoussant, monstrueux. Nous le voyons mentir à dessein. Manipuler tout le monde, sans scrupules. Faire s'entredévorer sans en avoir l'air ses adversaires. Éliminer ses ennemis de toutes les façons. Nous sommes témoins de tout ce que le duc de Gloucester ourdit pour accéder à la couronne d'Angleterre. Il ira jusqu'à séduire vilement une femme dont il a lui-même assassiné le mari et dont il vient de tuer le beau-père. Il ira jusqu'au fratricide et à l'infanticide. Il fera aussi exécuter le duc de Buckingham qui, d'abord complice de ses actions, en vient à trouver qu'il va trop loin. Personne pour lui barrer la route. Si le peuple se méfie, il n'a pas vraiment droit au chapitre. Les femmes de la cour non plus, dont l'énigmatique Lady Anne, écartées de l'action qu'elles sont. Tout au plus les reines peuvent-elles se lamenter sur leur sort et déplorer la mort de leurs proches. Tout au plus peuvent-elles former un chœur de pleureuses en maudissant le fourbe à l'esprit maléfique et en lui prédisant le pire. Le pire sera aussi annoncé à Richard par les fantômes de toutes ses victimes, venus lui rendre visite la nuit précédant la bataille décisive qui scellera son destin. Seule sa mort viendra à bout de son ambition haineuse. Seule sa mort pourra mettre un terme aux hostilités guerrières et rétablir la paix dans le pays. *Richard III*, ou jusqu'où peut aller un homme dans sa soif de pouvoir et son désir de vengeance. *Richard III*, ou l'ascension vertigineuse et la chute brutale d'un tyran.

DANIELLE LAURIN

AU CŒUR DE LA NOIRCEUR

Quand il écrit la pièce qui deviendra l'œuvre la plus jouée de son répertoire, William Shakespeare n'a pas trente ans. Il lui faudra encore quelques années avant de créer *Hamlet* et près de quinze ans avant de donner naissance à *Macbeth*.

Le jeune auteur natif de Stratford a signé deux pièces mineures quand il achève en 1591–1592 sa première tétralogie. Inspiré par la guerre des Deux Roses qui opposait aux 13e et 14e siècles le clan des Lancastre à celui des York, il a écrit *Henri VI* en trois parties, pour clore le tout avec *Richard III*, où l'on assistera finalement à la réconciliation entre la rose rouge et la rose blanche.

La pièce comprime une quinzaine d'années de la vie du dernier roi yorkiste, mort au combat à Bosworth en 1485, soit deux ans après son couronnement. Le dernier prétendant de la maison de Lancastre, Henri Tudor, lui succèdera sur le trône, appelant à la paix, alors que sonne le glas du Moyen Âge et que des jours meilleurs s'annoncent.

S'il a puisé à plusieurs sources pour écrire cette tragédie, Shakespeare n'a pas craint de s'écarter de la fidélité historique. Il a grossi les traits de ses personnages, accentué les tensions afin de favoriser le ressort dramatique. Les chroniqueurs de son époque, dont Holinshed, chez qui il puisera par la suite pour écrire plusieurs autres de ses pièces dont *Macbeth* et *Le Roi Lear*, l'ont beaucoup alimenté. Il s'est inspiré aussi de l'historien, philosophe et homme politique Thomas More, auteur d'une biographie romancée de Richard III parue en 1513.

C'est à More que l'on doit d'avoir fait ressortir la difformité physique du tyran, qui dans la pièce de Shakespeare est amplifiée : monstre bossu et boiteux, le futur roi est aussi laid au dehors qu'au-dedans.

Tout comme More, le dramaturge insiste aussi sur la responsabilité de ceux qui ont favorisé l'ascension de Richard et ont contribué à le maintenir en place, par aveuglement ou opportunisme. On voit toutes les ficelles de la perversion du pouvoir à l'œuvre.

Certains analystes perçoivent cette pièce comme une mise en garde concernant, entre autres, les divisions qui peuvent alimenter ou conduire à une guerre civile. On y a vu aussi une célébration de la légitimité d'Henri VII, incidemment ancêtre d'Élisabeth Ire dont le long règne a commencé cinq ans après la naissance de Shakespeare : le vainqueur de Richard III était à l'origine de la dynastie à laquelle appartenait la reine.

Publié la première fois en 1597 et très populaire en son temps, *Richard III* a connu quatre rééditions du vivant de son auteur. Shakespeare, semble-t-il, n'hésitait pas à remanier son texte pour sa troupe d'acteurs londoniens. Depuis sa mort en 1616, la pièce a connu une multitude de versions et de traductions.

DANIELLE LAURIN

LES RESTES DE RICHARD III

Après cinq siècles de mystère, des fouilles archéologiques ont permis de découvrir en 2012 les ossements de Richard III sous un stationnement de Leicester, dans le centre de l'Angleterre. L'analyse de l'ADN a confirmé l'identité du monarque tombé au combat à 32 ans, non loin de là. Le squelette voûté montrait des signes de scoliose. Ont été décelées aussi des traces de blessures, pouvant être associées à des coups violents reçus sur un champ de bataille. [redacted] Des experts ont par la suite procédé à une reconstitution faciale du défunt. Puis, en février 2014, des chercheurs ont annoncé vouloir reconstituer la séquence complète du génome de Richard III à partir de son ADN. Parmi les buts recherchés : révéler qu'elle était la couleur demeurée incertaine de ses yeux et de ses cheveux. Et apprendre si sa scoliose était d'origine génétique. [redacted] Entre-temps, une controverse sur le choix du lieu où sera inhumé le corps du souverain s'est transportée jusqu'à la Haute Cour de justice de Londres. Deux clans s'opposent : celui de ses admirateurs et lointains descendants, qui privilégient la cathédrale de York; celui des archéologues qui ont procédé à l'excavation et qui optent pour la cathédrale de Leicester. Au moment d'écrire ces lignes, la reine Élisabeth II s'était bien gardée d'intervenir dans la controverse entourant le sort de la dépouille de son quatorzième arrière-grand-oncle. La Haute Cour de justice, quant à elle, n'avait pas encore tranché. C'est peu dire que Richard III a le don, encore aujourd'hui, cinq siècles après sa disparition, de soulever les passions.

Page de gauche : Portrait anonyme de Richard III (National Portrait Gallery). Page de droite : Le squelette complet de Richard III montrant la courbure de sa colonne vertébrale. © University of Leicester

RICHARD III AU FIL DU TEMPS

①

②

③

Depuis sa création, le pouvoir d'attraction de *Richard III* ne s'est jamais démenti, non seulement au théâtre mais au cinéma, où la pièce a été adaptée dès 1908. Au-delà de la force de langage et du génie dramatique dont elle témoigne, comment expliquer la fascination exercée par cette œuvre de jeunesse du dramaturge élisabéthain ?

Fascination pour la perversion du pouvoir et ses conséquences ? Ou plus largement, fascination pour le mal ? Sans cœur, incapable d'aimer, fourbe, machiavélique, immonde, sanguinaire… Le héros mythique de Shakespeare a toutes les tares. Seul contre tous, obsédé par sa soif de pouvoir et son désir de vengeance, il incarne le mal absolu.

Est-ce parce qu'il est si laid qu'il est si méchant ? Les motivations du monstre ont donné lieu à toutes sortes d'interprétations au fil des siècles. Il demeure que le plus souvent, il continue d'être représenté comme un être difforme, bossu, mais néanmoins séducteur.

Chez nous, Guy Nadon s'est illustré en 1989 dans un *Richard III* mis en scène par André Brassard. De fait, plusieurs grands acteurs se sont mesurés au personnage. Du temps de Shakespeare déjà, incarner le héros déchu était bien souvent synonyme de célébrité. Ce fut le cas notamment pour Richard Burbage, devenu l'acteur anglais le plus populaire de son époque. Deux siècles plus tard, son compatriote Edmund Kean reproduit le même exploit, en interprétant aussi, tout comme son prédécesseur, plusieurs autres grands rôles shakespeariens.

Au 20e siècle, les représentations de la pièce se multiplient. Le Français Charles Dullin s'illustre dans le rôle-titre, en 1933. Mais c'est certainement le Britannique Laurence Olivier qui, une dizaine d'années plus tard, deviendra au théâtre l'un des interprètes les plus marquants du tyran. En 1955, après avoir transposé à l'écran *Henri V* et *Hamlet*, cet acteur considéré comme le plus grand de sa génération réalisera une adaptation cinématographique mémorable de *Richard III* tout en y tenant le rôle principal. Affublé d'une prothèse nasale, il en remet dans la monstruosité physique du roi, allant jusqu'à la bouffonnerie. Il jette de nombreux regards à la caméra. Sa prestation, saluée par une nomination aux Oscars et un prix de la British Academy of Film and Television Arts, lui vaudra par la suite d'être imité par plusieurs acteurs.

Autre grand interprète shakespearien associé à Richard III : Ian McKellen. L'acteur fera par ailleurs ses preuves sur Broadway, en personnifiant Salieri dans la pièce *Amadeus* en 1980, avant de camper le magicien Gandalf dans la trilogie cinématographique du *Seigneur des anneaux* qui le rendra célèbre à l'échelle planétaire. En Richard III, il triomphe d'abord sur scène, puis au cinéma en 1995, dans une adaptation qui nous transporte dans les années 30, au cœur d'une Angleterre fictive ayant sombré dans le fascisme. Le film vaut à l'acteur une nomination aux Golden Globes et un prix de l'European Film Academy. Le cinéaste Richard Loncraine récolte quant à lui l'Ours d'argent de la meilleure réalisation au Festival de Berlin. Vient ensuite, en 1996, Al Pacino et son inclassable long métrage *Looking for Richard*. Après avoir défendu Richard III sur les planches une vingtaine d'années plus tôt, il propose une adaptation de la pièce de Shakespeare entre le théâtre filmé et le reportage, où il s'adresse directement à la caméra.

Entouré d'acteurs en vue, celui qui s'est imposé sur la scène internationale dans le rôle de Michael Corleone auprès de Marlon Brando dans *Le Parrain* s'interroge en outre, dans son film, sur les problèmes que pose l'interprétation du personnage de Richard III. Il réfléchit aussi à haute voix sur la place de Shakespeare et de sa pièce culte dans la société actuelle.

Trois célèbres interprètes de Richard III dans des œuvres adaptées pour le grand écran : **1** Al Pacino dans le documentaire qu'il a réalisé, *Looking for Richard III*, 1997. Chal Productions, Jam Productions, Twentieth Century Fox Film Corporation. **2** Laurence Olivier, également réalisateur du long métrage *Richard III*, 1955. London Film Productions, L.O.P. **3** Ian McKellen, dans la production réalisée par Richard Loncraine, *Richard III*, 1995. Mayfair Entertainment International, British Screen, Bayly/Paré Productions.

LE CAS HOUSE OF CARDS

Pour interpréter le sans pitié Frank Underwood dans *House of Cards*, Kevin Spacey confie s'être inspiré du personnage de Richard III, qu'il a d'abord joué au théâtre. La très populaire et très encensée série web américaine lancée en 2013, adaptée d'une série télé britannique elle-même tirée d'un roman paru en Angleterre en 1989, se présente comme un thriller politique où tous les coups bas sont permis. Incluant le meurtre. Frank Underwood, qui s'attendait à être récompensé en tant que principal artisan de l'élection du nouveau président américain, est animé autant par la vengeance que par la soif du pouvoir. À la différence de Richard III toutefois, il a un physique plutôt avantageux et il peut bénéficier de l'appui quasi indéfectible de sa femme, aussi arriviste et maléfique que lui. Dans le couple s'insinue de plus un érotisme pour le moins troublant. Mais les apartés tordus à la caméra de Kevin Spacey, oscarisé pour son rôle dans *American Beauty*, nous rendent tout aussi complices et mal à l'aise que ceux de Richard III chez Shakespeare.

Kevin Spacey. Photo de promotion de *House of Cards*, série télévisée créée et écrite par Beau Willimon, 2013 (Media Rights Capital, Panic Pictures II, Trigger Street Productions).

RICARD DANS LA PEAU DE RICHARD

Pas l'ombre d'un doute dans son regard de feu. « Richard III est certainement le personnage le plus terrible que j'ai joué. » Un sourire de conspirateur se dessine sur le fin faciès de Sébastien Ricard. « Je pense que Richard III est tout simplement le personnage le plus terrible de la dramaturgie. »

Ironie du sort ? L'acteur, né à Québec en 1972, s'est confronté au monstre shakespearien dès ses années d'apprentissage. Le temps de jouer une ou deux scènes seulement. Jamais il n'aurait cru à l'époque qu'il se mesurerait un jour aux grands acteurs mythiques qui ont immortalisé Richard III.

CE QUE DIT BRIGITTE HAENTJENS DE SÉBASTIEN RICARD

Lui et moi, nous sommes liés sur tous les terrains. L'amitié, l'engagement citoyen et politique, l'engagement artistique : tout est imbriqué. C'est une relation exceptionnelle, très rare dans une vie, de par la différence d'expérience, de maturité, d'âge, et du fait qu'il soit un homme et moi une femme. Pour ce qui est de la force de Sébastien comme acteur, je crois qu'elle vient du fait qu'il n'a peur de rien. Il peut aller très loin, dans des endroits assez hallucinants. Dans La nuit juste avant les forêts, *je l'ai vu jouer dans des états pas possibles, malade, et se donner tout entier. Il ne protège pas une image, il s'en fout, il n'est pas dans la construction narcissique. Sébastien a une intelligence remarquable, très vive. C'est un homme de mots. Il est engagé, il est là, juste là, pas ailleurs.*

Sébastien Ricard lors des répétitions de *Richard III*. Photo : Jean-François Hétu

Brigitte Haentjens et Sébastien Ricard, lors des répétitions de *Richard III*. Photo : Jean-François Hétu

Quand elle lui a offert le rôle, la metteure en scène Brigitte Haentjens l'a prévenu : attention, voici un personnage dangereux à jouer, c'est risqué. Loin d'être apeuré, Sébastien Ricard a foncé.

« Le défi, dit-il, c'est d'aller chercher en soi le pouvoir de manipulation du personnage, sa méchanceté, sa froideur presque psychopathique. C'est sûr que c'est risqué. Mais je ne vois pas comment je pourrais faire autrement que de fouiller à l'intérieur de moi. En même temps, tout ce que je mets en jeu, il faut que je le préserve aussi. La représentation est un espace risqué pour moi, ça l'a toujours été, et c'est ce qui fait la beauté du théâtre. C'est un beau risque. »

Le même appétit insatiable l'habite depuis sa sortie de l'École nationale de théâtre en 1998. Tout en menant de front sa carrière de rappeur au sein du groupe Loco Locass, il a très tôt fait ses premiers pas comme acteur professionnel. Dans *Les oranges sont vertes*, d'abord, mis en scène par Lorraine Pintal au TNM. Puis à la télévision dans *Tabou*, qui lui vaut en 2003 une nomination aux Gémeaux.

Il alterne ensuite entre cinéma, théâtre et télévision : *15 février 1839* de Pierre Falardeau ; la série *Fortier*, qui lui permet de décrocher une nomination à la soirée des Gémeaux pour le meilleur rôle de soutien masculin dans une dramatique ; *La Dame aux camélias*, au TNM… Tout s'enchaîne.

Mais deux rôles lui ont permis de se dépasser, de son propre aveu. À commencer par celui qui l'a auréolé du Jutra du meilleur acteur en 2010. « J'étais dans toutes les scènes de *Dédé à travers les brumes*. Quarante-cinq jours de tournage ! Quand tu as fait ça, ensuite, tu te dis que tu es capable de faire beaucoup d'autres choses. » Il se réjouit aussi du fait que le public était au rendez-vous : « Dans l'œil du public, André Fortin était quelqu'un d'extrêmement apprécié, et je me trouve privilégié de l'avoir personnifié, d'avoir eu la chance aussi de lui rendre hommage. C'est quelqu'un qui fait partie de ma vie maintenant. Les gens me le renvoient, mais moi-même je le sens. Il m'a donné beaucoup à travers ce film dans lequel j'ai tellement appris. »

L'autre expérience mémorable d'acteur à ses yeux, il l'a vécue sur scène, en 2010. Dans *La nuit juste avant les forêts* de Bernard-Marie Koltès, mise en scène par Brigitte Haentjens. Un monologue sur la solitude et l'exclusion, conçu comme une seule longue phrase sans point, sans respiration, qui exige de l'interprète, seul en scène pendant quarante-cinq minutes, une performance d'athlète. « Ça demandait une discipline de fer. Mais je me sentais choyé de jouer ce texte qui parle d'aliénation et qui d'une certaine façon rejoint notre situation au Québec. »

LA RÉPLIQUE CHOC DE RICHARD III SELON SÉBASTIEN RICARD

Un cheval ! Un cheval !
Mon royaume pour un cheval !

Et pourquoi celle-là, en particulier ?
« Parce que ce sont ses toutes dernières paroles et qu'elles font écho à ses toutes premières. J'avais toujours entendu cette réplique comme une ultime tentative de Richard d'échapper à son destin ; le cheval, je l'entendais comme la fuite, au triple galop, du champ de bataille, une bataille qu'il voyait, qu'il savait perdue. Erreur ! Richard exige un cheval pour continuer le combat ; le sien, son cheval, vient de mourir sous lui et il marche depuis sur les corps qu'il fait tomber, en cherchant son ennemi pour l'abattre. Au fond, Richard n'est bien que dans le fracas des armes. Il a, tout au long de la pièce, travaillé à retourner en guerre, lui qui au tout début, dans le tout premier monologue, ironise sur la fin récente de celle-ci :

Voilà nos fronts victorieux
maintenant couronnés de guirlandes
Nos armures bosselées
accrochées aux murs comme ornements
Nos rassemblements martiaux
transformés en fêtes galantes
Nos marches forcées en pas de danse.

Richard se moque de tout cela qui ne lui convient pas, lui qui n'est pas fait pour la paix et la douceur, les mondanités, les civilités, la civilisation… Lui qui n'a rien pour plaire, difforme, tordu, repoussant, "si lamentable que même les chiens se mettent à aboyer quand je m'arrête auprès d'eux", Richard s'ennuie et rumine sur sa condition, sa constitution, en ces jours mièvres de paix. »

Difficile de ne pas aborder la situation au Québec, de ne pas parler de politique, d'engagement, quand on se retrouve en face de Sébastien Ricard. Outre son implication comme auteur et chanteur de Loco Locass, l'événement du *Moulin à paroles* a été pour lui déterminant. Il qualifie de moment charnière ce grand rassemblement qu'il a mis en œuvre aux côtés de Biz, Brigitte Haentjens et plusieurs autres sur les Plaines d'Abraham, à l'automne 2009. « En plus de témoigner de l'appropriation collective d'une parole basée sur des textes fondateurs du Québec, le *Moulin* m'a amené à réfléchir à la société québécoise, à la communauté politique que nous formons. »

Il aime à penser aujourd'hui que c'est peut-être aussi un peu pour ça que Brigitte Haentjens a songé à lui pour *Richard III*. « C'est une pièce qui réfléchit sur le politique, qui se présente comme un pastiche politique. Je pense qu'elle arrive à point nommé pour faire écho à ce que nous vivons, à cette espèce de délire politique qui se permet tous les excès. »

PROPOS RECUEILLIS ET MIS EN FORME PAR DANIELLE LAURIN, FÉVRIER 2014

LA RÉPLIQUE CHOC DE RICHARD III

SELON JEAN MARC DALPÉ

De quoi ai-je peur ? De moi ? Je suis le seul ici.
Richard aime Richard ; et il n'y a que moi et moi.

JEAN MARC DALPÉ

EN ONZE DATES CLÉS

1957 **Il naît à Ottawa d'un père franco-ontarien et d'une mère anglophone de la Nouvelle-Écosse.**

1979 **Diplômé du Conservatoire d'art dramatique de Québec, il est un des membres fondateurs de la troupe ontarienne La Vieille 17.**

1982 **Il s'implique au Théâtre du Nouvel-Ontario de Sudbury, alors dirigé par Brigitte Haentjens. Leur aventure commune au sein de ce théâtre, nourrie par la création collective, durera sept ans.**

1988 **Prix du Gouverneur général pour *Le Chien*.**

1989 **Déménagement à Montréal.**

1991 **Naissance de sa fille. Le nouveau papa délaisse pour un temps la scène et favorise l'écriture.**

1999 **Prix du Gouverneur général pour son recueil de pièces *Il n'y a que l'amour*, où l'on retrouve notamment le texte *Trick or Treat*, adapté à la télévision.**

2000 **Prix du Gouverneur général pour son premier roman, *Un vent se lève qui éparpille*.**

2004 **Diffusion de la télésérie portant sur le milieu carcéral *Temps dur*, créée par Jean Marc Dalpé d'après une idée originale de France Paradis et Michel Charbonneau.**

2006 **Masque du meilleur texte original pour *Août – un repas à la campagne*.**

2013 **Prix Rideau de la meilleure interprétation masculine pour sa prestation dans *Il (deux)* de Mansel Robinson, pièce que Jean Marc Dalpé a lui-même traduite.**

Jean Marc Dalpé, lors des répétitions de *Richard III*. Photo : Jean-François Hétu

FAIRE RÉSONNER RICHARD III

ENTRETIEN AVEC
JEAN MARC DALPÉ

Auteur de théâtre, poète, romancier, scénariste, acteur, professeur et… traducteur. Traducteur de Sarah Kane, Tomson Highway, Bertolt Brecht, James Joyce… et Shakespeare, notamment. Jean Marc Dalpé voit chaque nouvelle traduction comme il voit chaque nouveau projet d'écriture, c'est-à-dire comme un seul et même défi : creuser dans le contenu tout autant que dans la forme pour que le texte résonne.

C'est le deuxième Shakespeare que vous traduisez après *Hamlet*, mis en scène par Marc Béland au TNM en 2011. C'est même le troisième, si on prend en compte votre contribution à la version bilingue de *Roméo et Juliette* créée par Robert Lepage en 1989. Quel est le plus grand défi pour un traducteur qui s'attaque à Shakespeare ?

Je parlerais surtout de grand plaisir ! Celui d'entrer dans l'univers et la poésie de ce grand auteur. Je suis fasciné aussi par la construction, la structure de ses pièces. Depuis Shakespeare, il n'y a pas eu grand-chose de nouveau, mis à part le flash-back ou le fait de jouer avec la chronologie. Tout le cinéma est basé sur la structure dramaturgique shakespearienne. Dans *Richard III*, à la fin, juste avant la bataille décisive, il y a ce que j'appelle le *split screen*, c'est-à-dire les deux camps, un à côté de l'autre, la nuit, chacun dans leur tente. Shakespeare est en train de défaire la convention du lieu. Il invente l'idée qu'on peut diviser la scène en plusieurs lieux. C'est un exemple parmi d'autres. Je suis en admiration devant cet auteur : il est notre maître à tous.

Vous ne ressentez aucun vertige devant un texte de Shakespeare à traduire ?

Non. Autant je suis en pamoison devant toutes sortes d'aspects de son œuvre, autant je le vois comme un collègue, quelqu'un qui fait le même métier que moi. C'est dit sans prétention : je sens qu'il pourrait être à côté de moi. Il faut dire aussi qu'on est devant des textes qui ne sont pas fixés. Pour chaque pièce, il y a de multiples versions. Ce n'est pas comme traduire Joyce : on sait qu'il a parcouru chaque phrase, vérifié chaque virgule. Shakespeare, non.

Vous avez fait beaucoup de coupures dans *Richard III* ?

Comme pour *Hamlet*, j'ai coupé environ du tiers. Il y a une grande tradition dans le théâtre anglais pour couper Shakespeare. Il se coupait lui-même, paraît-il… Les Anglais font souvent disparaître toute une intrigue, comme dans *Richard III* par exemple : ils coupent la vieille folle des Lancastre, la Reine Marguerite. Parce que sans elle, la pièce tient quand même. Moi, j'ai décidé de la garder. Je considère que la présence des femmes dans la pièce est importante. Il faut voir à l'œuvre les différentes générations de femmes, pour montrer que ce conflit ne sort pas de nulle part, que c'est une histoire qui continue.

Qu'est-ce que vous avez enlevé alors ?

J'ai coupé à l'intérieur des scènes, des répliques, des phrases. J'ai fait disparaître les deux tiers des adjectifs. Tout tourne autour du verbe : c'est le moteur de la phrase, qui est le moteur du personnage. Et puis j'ai changé la langue en faisant des choix qui sont résolument modernes,

pour le public et pour les acteurs d'ici aujourd'hui. Ce que je veux qu'on suive, et c'est la grande force de Shakespeare, c'est l'action, c'est-à-dire les personnages en action. Dans le théâtre shakespearien, les personnages disent ce qu'ils pensent, ce qu'ils ressentent, deux fois au lieu d'une, sinon trois. Le public d'aujourd'hui n'a pas la patience pour ça. Notre réaction aujourd'hui, c'est : ok, j'ai compris, *get on with it, let's go*. Je suis convaincu que si Shakespeare écrivait aujourd'hui, il ferait ces choix-là.

Reconnaissez-vous dans cette pièce des traits de la société actuelle ?

Tout à fait. Ne serait-ce que tout ce qui touche à l'ambition, la corruption. Dans la pièce, le contexte est tout autre puisqu'il s'agit d'un combat pour la couronne anglaise. Mais les pulsions qui font agir Richard et tous les autres personnages autour de lui, comment il parvient à les corrompre pour accéder au pouvoir, ça existe dans toutes les sociétés, je crois. Il y a probablement des époques où la résonance est plus forte que d'autres. Ici, au Québec, il y a une résonance certaine : il y a eu tellement de corruption, qu'on pense aux révélations faites à la Commission Charbonneau. Et puis il y a une fascination pour la mafia… C'est une histoire de mafia, finalement, *Richard III* ! Pour moi, le théâtre est une parole publique, une parole qui doit résonner dans la société dans laquelle le texte est joué.

CE QUE DIT JEAN MARC DALPÉ DE BRIGITTE HAENTJENS

Avec Brigitte, depuis une trentaine d'années, je partage un dialogue sur le théâtre qui est toujours très vibrant. Et il y a un respect, pour ne pas dire un amour, pour les choix que l'autre fait. On peut travailler séparément, mais quand elle m'approche pour un projet, je suis incapable de lui dire non. Brigitte, c'est la rigueur. Elle raffine, elle épure. Ça commande le sens, ce qu'elle met en scène. Et elle y donne de la puissance.

CE QUE DIT BRIGITTE HAENTJENS DE JEAN MARC DALPÉ

Je le connais depuis plus de trente ans. On a une complicité artistique très forte et une complicité dans la vie, on est des amis, on a écrit ensemble, on a maintes fois discuté de théâtre, d'engagement dans la société. Il a traduit plusieurs des pièces que j'ai mises en scène et ça coulait de source pour moi de travailler avec lui sur un Shakespeare, d'autant que j'avais trouvé extraordinaire sa traduction du Hamlet *pour le TNM. Jean Marc n'est pas seulement un traducteur, mais aussi un homme de théâtre et un écrivain. Un poète rompu à l'oralité. Il s'approprie les textes et fait un travail magnifique sur la langue.*

RICHARD III DANS L'ŒIL DE LYNX DE BRIGITTE HAENTJENS

Brigitte Haentjens. Photo : Mathieu Rivard

Elle n'a pas froid aux yeux, ne craint pas la brûlure du feu. Électron libre de la mise en scène, elle prend depuis trente-cinq ans le pari du risque, de la gravité, du sens au-delà des apparences, du mystère qui nous révèle à nous-mêmes. Bernard-Marie Koltès, Heiner Müller, Albert Camus, Marguerite Duras, Sylvia Plath, Virginia Woolf, James Joyce… elle se frotte aux auteurs contemporains les plus exigeants, quitte à côtoyer les abîmes.

Chaque nouveau projet est une marche de plus à monter, un défi qu'elle se lance à elle-même pour commencer. Pas de travail sur commande, elle se laisse guider par ses choix de façon organique. Si elle a beaucoup creusé le territoire féminin, c'est avant tout instinctif. Rien là de délibéré, de théorique. Même chose pour son exploration du politique, du pouvoir, de l'oppression et de ses répercussions dans l'intime.

Pas de clé, de mode d'emploi, quand elle aborde un texte. Elle s'enfonce dedans, dans un processus d'appropriation lent et compromettant. Pour elle, la création artistique est d'abord une traversée intérieure, un voyage à travers ses propres blessures. Son travail avec les acteurs, qui passe beaucoup par le corps, par la chair, s'abreuve à la même source. Tout le monde dans le même bateau, guidé par la vérité du texte qui finira bien par émerger.

Richard III est votre premier Shakespeare, pourquoi avoir attendu si longtemps ?

Jusqu'à maintenant, je ne sentais pas que j'avais la maturité suffisante pour m'attaquer à cet auteur. Et puis il y a toujours une petite peur quand on aborde l'œuvre d'un dramaturge qui a tellement été monté. On se demande ce qu'on peut apporter de plus... C'est vrai que Shakespeare est mis en scène le plus souvent par des hommes, mais ça, c'est une règle générale : il n'y a pas beaucoup de regards féminins au théâtre.

Richard III se situe principalement dans un monde d'hommes, dominé par la lutte sans merci du héros pour accéder au pouvoir. Mais en parallèle, il y a aussi un monde de femmes qui se déploie. Quelle différence faites-vous entre ces deux univers dans la pièce ?

Ce qui est frappant, c'est que même si la dimension masculine domine, que la bataille et la guerre sont présentes, quand les femmes arrivent, c'est la parole qui prend le dessus. Les scènes les plus développées au niveau des dialogues sont celles où les femmes entrent en jeu. C'est comme si elles obligeaient les hommes à parler. C'est souvent ce que les femmes font dans l'intimité. Comme d'habitude, elles n'ont pas de pouvoir, alors tout ce qui leur reste, c'est la parole. Et par là, elles obligent les hommes à se dépasser.

La distribution de _Richard III_ est importante : une vingtaine de comédiens sur scène. Ça vous grise ou vous angoisse ?

C'est très intimidant pour moi, au début du travail surtout, de me retrouver devant une grosse distribution. Je suis de nature timide, fondamentalement : il faut toujours que je franchisse des vitres pour acquérir la légitimité de m'adresser à 20 personnes. Je suis plus tranquille en intimité. Mais en même temps, pour l'avoir vécu, notamment avec *Tout comme elle*, où je dirigeais cinquante comédiennes, et avec *L'Opéra de quat'sous*, plus récemment, où il y avait une vingtaine d'interprètes sur scène, je trouve ça complètement grisant de travailler avec une grosse distribution. Prendre le temps de chercher, de créer tous ensemble, ça donne lieu à des moments extraordinaires, magiques. Bien sûr, ça demande énormément de présence de ma part, parce que chacune des personnes sur scène a droit à un regard. C'est comme si mon regard devait se fractionner. Mais en échange, je reçois beaucoup d'énergie créatrice, d'affection, d'amour...

Vous travaillez souvent avec les mêmes acteurs : Sébastien Ricard, Marc Béland, Sylvie Drapeau, qui sont de la distribution de _Richard III_, mais aussi Anne-Marie Cadieux, Roy Dupuis, Céline Bonnier... Pourquoi ?

Je suis d'une nature fidèle. Mais il y a aussi certains interprètes qui sont exceptionnels et avec qui le dialogue artistique est particulièrement fécond. Malgré la peur que j'ai de les décevoir ou qu'ils se lassent de moi, je peux aussi leur offrir des défis de plus en plus grands qui leur permettent sûrement de se dépasser, les connaissant d'une façon privilégiée, extrêmement intime, à laquelle je n'aurais même pas accès dans la vie. Pour moi, les projets artistiques sont beaucoup rattachés à des interprètes. J'ai le goût de les voir travailler, de les réunir. Je fais *Woyzeck*, c'est pour Marc Béland ; *Molly Bloom* pour Anne-Marie Cadieux. Si je monte *L'Opéra de quat'sous*, puis *Richard III*, c'est pour Sébastien Ricard...

Selon l'image que nous en donne Shakespeare, Richard III est un homme hideux, repoussant, bossu. Plutôt un contre-emploi pour Sébastien Ricard à première vue...

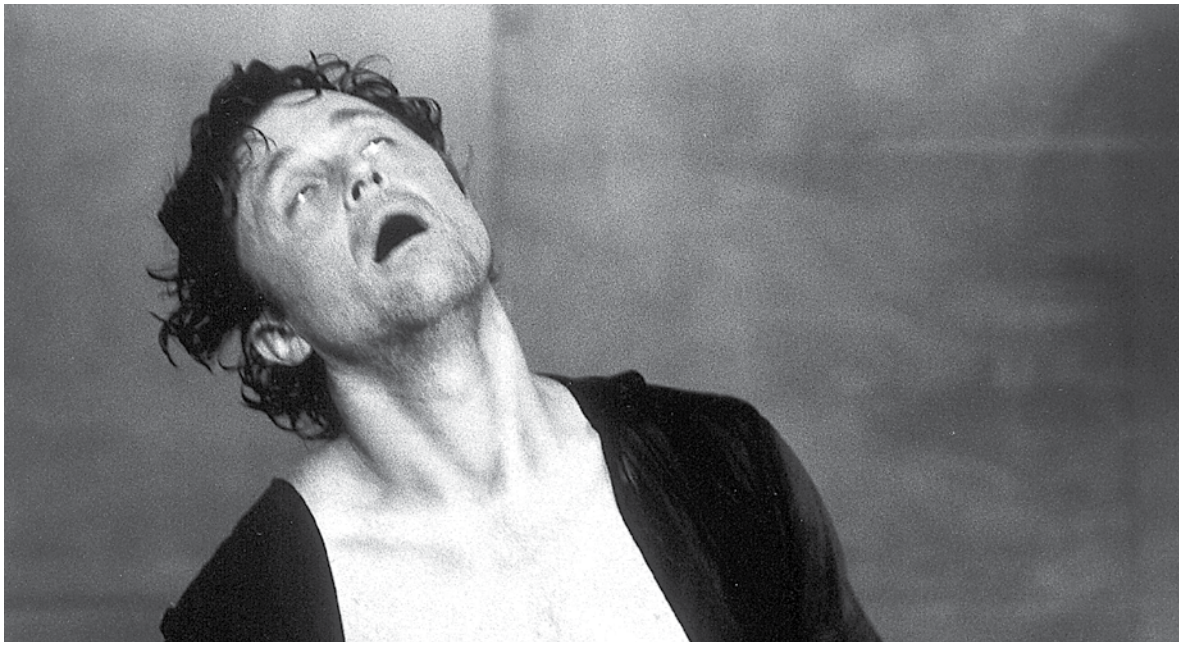
A priori, oui. Tout le monde dans la pièce traite Richard III de crapaud, mais il faut quand même qu'il ait quelque chose pour séduire les gens comme il le fait. Guy Nadon l'a joué il y a une vingtaine d'années : il n'est pas un laideron lui non

Tout comme elle, texte de Louise Dupré, m.e.s. Brigitte Haentjens, une création Sibyllines, 2006. Photo : Lydia Pawelak

PARCOURS DE BRIGITTE HAENTJENS

EN ACCÉLÉRÉ

Née en 1951 à Versailles, en France, elle étudie le théâtre avec Jacques Lecoq. C'est en Ontario, où elle s'installe à la fin des années 1970, qu'elle fait ses premières armes dans la mise en scène. Devenue directrice artistique du Théâtre du Nouvel-Ontario, elle collabore régulièrement avec Jean Marc Dalpé, dont elle crée entre autres pièces *Le Chien*. Elle déménage à Montréal au tournant des années 1990. Directrice artistique pendant trois ans de la NCT (Nouvelle Compagnie Théâtrale devenue aujourd'hui Théâtre Denise-Pelletier), elle s'illustre ensuite comme codirectrice artistique du Carrefour international de théâtre à Québec. Entre-temps, elle fonde sa compagnie, Sibyllines. Avec Sébastien Ricard, elle est l'une des instigatrices en 2009 du *Moulin à paroles*, autour de textes marquants de l'histoire du Québec. Toujours aux côtés de l'acteur, elle est aussi l'une des organisatrices trois ans plus tard de l'événement *Nous ?*, regroupant une centaine de personnalités autour de la démocratie au Québec. Lauréate en 2007 de la plus haute distinction théâtrale au pays, le Prix Siminovitch, elle devient en 2012 la première femme à occuper le poste de directrice artistique du Théâtre français du Centre national des Arts.



Marc Béland dans *Hamlet-Machine* de Heiner Müller, m.e.s. Brigitte Haentjens, une création Sibyllines, 2001. Photo : Lydia Pawelak

plus. Même chose pour Kevin Spacey, dans la série télé *House of Cards*, inspirée en partie de la pièce de Shakespeare. Pour moi, Richard III, c'est d'abord quelqu'un qui porte une tache. Une tache au niveau symbolique.

Comment situez-vous *Richard III* par rapport à vos autres choix artistiques comme metteure en scène ?

Ça fait partie d'une suite logique. Je vois une continuité entre le personnage de Richard III et celui de Mackie dans *L'Opéra de quat'sous*. De la même façon, Mackie était un peu le prolongement du personnage du tambour-major dans *Woyzeck*, que j'ai mis en scène en 2009. Le personnage de Mackie est un peu plus déployé : c'est un tambour-major qui aurait acquis du pouvoir. Quant à Richard III, c'est le versant politique du pouvoir. Il y aussi une forme de psychopathie chez lui. Il y a en lui une méchanceté et une colère intrinsèques, qui vont bien au-delà du fait que son père a été bafoué par la royauté. C'est quelqu'un qui n'a pas été aimé, désiré, regardé, et qui a développé une soif de vengeance fondamentale, comme on en retrouve par exemple chez certains hommes qui commettent des meurtres en série. Il y a chez lui une haine profonde de lui-même et de l'humanité.

CE QUE DIT SÉBASTIEN RICARD DE BRIGITTE HAENTJENS

Elle est une artiste accomplie, c'est une grande metteure en scène. Elle accompagne très, très bien ses interprètes. Elle a beaucoup d'empathie, d'amour. C'est quelqu'un qui regarde beaucoup aussi, et qui laisse naître des choses. C'est une qualité extraordinaire, parce qu'au fond elle fait confiance aux interprètes qu'elle a devant elle, elle fait confiance en ce qui va surgir de ce contact. On peut aller au bout avec elle.

Sébastien Ricard dans *La Nuit juste avant les forêts* de Bernard-Marie Koltès, m.e.s. Brigitte Haentjens, une création Sibyllines, 2010. Photo : Yanick MacDonald

Selon vous, en quoi cette pièce peut-elle nous éclairer sur notre propre réalité politique et sociale aujourd'hui ?

Je n'ai de leçons à donner à personne. Quand je prends la parole artistiquement, ce n'est pas pour dire : moi je sais, les autres ne savent pas. Mais je trouve personnellement que *Richard III* parle de la société actuelle. Où toute recherche d'idéal a disparu, au profit de la satisfaction des besoins individuels. Où le narcissisme des individus est omniprésent, à tous les niveaux : nous sommes dans une individualisation forcenée, qui nous sépare de plus en plus les uns des autres. Chacun est absorbé dans son propre Facebook et autre Twitter, qui lui renvoient une image réconfortante de lui-même. Cet égocentrisme et cet isolement se traduisent au niveau politique : ça rejoint cette idée de vouloir le pouvoir pour le pouvoir, sans programme de société réel, sans projets pour le pouvoir, ce qui est le cas de Richard III.

PROPOS RECUEILLIS ET MIS EN FORME PAR DANIELLE LAURIN, MARS 2014

LA RÉPLIQUE CHOC DE RICHARD III, SELON BRIGITTE HAENTJENS

Dans quel monde vivons-nous ?
Qui peut prétendre être assez stupide pour ne pas
s'apercevoir qu'il s'agit d'une machination ?
Mais qui a le courage pour affirmer qu'il la voit ?
Le pays est pourri et il va le rester.

CINQ MOMENTS MARQUANTS DE SIBYLLINES

SELON SA FONDATRICE ET DIRECTRICE

1997

L'ENVOL DE SIBYLLINES

« Je n'avais pas de projets en cours après avoir quitté la direction de la NCT à la fin de 1994 : c'était une occasion de réflexion. J'étais dans la jeune quarantaine, c'était aussi un moment charnière dans ma vie. Et j'avais des insatisfactions par rapport au fait de travailler dans des institutions, de jongler avec l'ingérence artistique. C'était en plus, à l'époque, le début de ce qu'on appelle l'industrie culturelle. Je pressentais qu'il se prendrait de moins en moins de risques artistiques et je craignais de ne pas trouver d'endroit pour faire ce que j'avais envie de faire. J'avais le goût d'être libre. »

1999 et 2010

LA NUIT JUSTE AVANT LES FORÊTS

« Quand je l'ai mis en scène en 1999, James Hyndman s'est vraiment donné à fond dans ce monologue. Nous avons vécu une expérience très intense et spéciale pendant plus de 100 représentations. Nous jouions dans un couloir au-dessus du Lion d'Or. C'était très artisanal aussi, mon répondeur personnel prenait les réservations... Le texte de Koltès a continué de m'habiter et j'avais le goût de l'entendre de nouveau et de le faire entendre. Nous avons refait le voyage en terre koltèsienne en compagnie de Sébastien Ricard. L'expérience est toujours aussi forte. C'est un texte comme un cri qui appelle à l'humanité. »

2001

HAMLET-MACHINE

PRIX DE L'ASSOCIATION QUÉBÉCOISE DES CRITIQUES DE THÉÂTRE et MASQUE DE LA PRODUCTION, DES ÉCLAIRAGES, DU DÉCOR ET DES COSTUMES

« C'est un de mes spectacles dont les gens me parlent le plus souvent, encore aujourd'hui. À l'époque, l'auteur du texte, Heiner Müller, était pourtant considéré comme marginal. C'était une entreprise risquée. J'ai monté deux autres pièces de lui ensuite, et il m'habite encore. C'est un compagnon de route pour moi, une source d'inspiration inépuisable : ses livres sont toujours sur ma table de chevet. »

2006

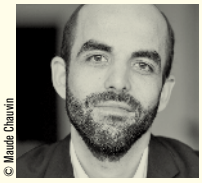
TOUT COMME ELLE

PRIX DE L'ASSOCIATION QUÉBÉCOISE DES CRITIQUES DE THÉÂTRE

« C'était un énorme défi pour moi de diriger 50 comédiennes dans ce texte poétique de Louise Dupré. Toute l'entreprise était un peu folle du point de vue artistique. Il y avait aussi le risque financier que je prenais en tant que directrice d'une petite compagnie où je m'occupais de tout. Mais c'est un désir que j'avais depuis longtemps : à partir du moment où j'ai créé en 1997 le premier spectacle de ma compagnie, la création collective *Je ne sais plus qui je suis*, j'avais le rêve de mettre énormément de femmes, d'actrices sur une scène. »

DISTRIBUTION

REPÈRES BIOGRAPHIQUES DES ARTISTES TNM.QC.CA


© Maude Chauvin

SYLVIO ARRIOLA
Brackenbury,
Archevêque de York

© Guillaume Regaudi

MARC BÉLAND
Buckingham

© Maxim Gaudette

LARISSA CORRIVEAU
La fille de Clarence,
Duc de York

© Maxyme G. Delisle

SOPHIE DESMARAIS
Lady Anne

© Martine Doucet

SYLVIE DRAPEAU
Reine Elizabeth

© Sophie Tessier

FRANCIS DUCHARME
Richmond,
un meurtrier

© Maude Chauvin

MAXIM GAUDETTE
Clarence

© Lawrence Arcouette

REDA GUERINIK
Grey, Tressel

© Alexandre Frenette

ARIEL IFERGAN
Vaugh, Berkely, Tyrell

© Marie-Claude Hamel

RENAUD LACELLE-BOURDON
Dorset

© François Desaulniers

LOUISE LAPRADE
Duchesse de York

© Dominique Makterre

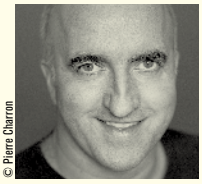
JEAN MARCHAND
Rivers, Oxford

© Jean-François Bérubé

MONIQUE MILLER
Reine Margaret

© Hugo Lefort

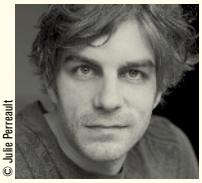
OLIVIER MORIN
Prince Ed, le fils
de Clarence


© Pierre Charron

GAÉTAN NADEAU
Édouard IV,
Évêque de Ely

© Lawrence Arcouette

ETIENNE PILON
Hastings


© Julie Perreault

HUBERT PROULX
Le maire,
un meurtrier

© Benoît Leroc

SÉBASTIEN RICARD
Richard III

PAUL SAVOIE
Stanley

© Maude Chauvin

EMMANUEL SCHWARTZ
Catesby